

Le Sport : une religion décadente...

Note polémique sur les discours « ritologiques » en sociologie du sport

Jean-Philippe Turpin



Édition électronique

URL : <http://corpsetculture.revues.org/637>
ISSN : 1777-5337

Éditeur

Association Corps et Culture

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1999
ISSN : 1268-5631

Référence électronique

Jean-Philippe Turpin, « Le Sport : une religion décadente... », *Corps et culture* [En ligne], Numéro 4 | 1999, mis en ligne le 24 septembre 2007, consulté le 02 mai 2017. URL : <http://corpsetculture.revues.org/637>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2017.

© tous droits réservés

Le Sport : une religion décadente...

Note polémique sur les discours « ritologiques » en sociologie du sport

Jean-Philippe Turpin

- 1 Ce volume de la revue *Corps et Culture* est l'aboutissement du travail d'une équipe. Engagé dans cette réflexion, il m'apparaît aujourd'hui que le résultat laisse en suspend un certain nombre de questions, notamment épistémologiques. Le présent texte constitue donc moins une démonstration que la proposition d'hypothèses de travail qui me semblent avoir été ignorées dans les autres contributions. Il consiste avant tout à relancer le débat de peur qu'il ne soit clos trop rapidement.
- 2 Une réflexion sur les rites et le sport ne peut se contenter d'approcher le phénomène du point de vue des relations entre sport et rites, qui conduirait par exemple à décrire les similitudes entre cérémonie religieuse et cérémonie sportive. Accepter ce genre de démarche ne signifie finalement rien de moins que d'occulter l'accord tacite qui rassemble ceux qui doivent produire autour d'un thème et qui, au moment de se mettre à l'ouvrage, omettent de s'intéresser au problème de sa pertinence. Poser la question du rapport entre sport et rite est déjà y répondre. C'est déjà faire l'hypothèse qu'un lien les relie, aussi ténu soit-il. Le risque est d'autant plus grand que les études sur les rituels sportifs et festifs, avec leurs thématiques adjacentes et dérivantes sur le sacré sont appréciées dans les STAPS principalement, et tendent à se constituer comme un discours *total* sur le passé, le présent du phénomène sportif, et ses projections à venir. Les dissensions de surface sur la distinction entre le profane et le sacré, ou sur les exigences épistémologiques de circonscrire le (s) domaine (s) du rite, l'intérêt de préciser les fonctions sociales des rituels collectifs et d'étudier leur efficacité religieuse ou profane cachent les accords doxiques du champ sportif qui permettent de gloser de loin sur la réalité sportive et/ou de faire croire à la réalité de ce qui n'est que discussion d'écoles.
- 3 Cette idée vient tout naturellement à l'esprit quand on se procure le journal *l'Équipe* et que l'on y lit, en première page, sur fond d'église, clocher orienté vers un ciel qui tient beaucoup de place sur la photo : « LE TOUR, C'EST SACRÉ » (Juin 99). On peut s'interroger alors sur les différences de fond qui séparent *l'Équipe* des discours savants et n'en trouver... aucune. Depuis les critiques post-modernes de la théorie marxiste de la religion

jusqu'à la rhétorique de la désacralisation du monde, de nombreux sociologues enseignent la sacralité du sport. Ils ne font finalement que reprendre sur un ton d'importance le *topos* journalistique qui suinte la religiosité commerciale. Ces ritologues, en tant que gens d'importance produisant des discours autorisés, enseignent la désacralisation du monde comme caractéristique de notre modernité tout en s'émerveillant devant la sacralité du sport moderne. Les paradoxes et autres jeux de langage leur permettent de parler du sport sans courir le moindre risque scientifique et en accumulant de surcroît des bénéfices institutionnels et politiques.

- 4 Plutôt que d'entrer dans la problématique imposée (sport/religion, etc.) il s'agit d'essayer de comprendre comment des énoncés, des propositions, des descriptions produisent des « tableaux » ou « genres » avec leurs thèmes, arguments et axiomatiques.
- 5 Car finalement d'où viennent ces idées ? Comment se construisent ces postures, ces positions ? Il existe par exemple une attitude qui consiste à « ethnologiser » les conduites. Nos analystes des rites modernes se tournent vers des pratiques qui s'expriment dans un langage « impropre ». Ils s'évertuent alors à réhabiliter des comportements banals en les traduisant en textes scientifiques. Le danger provient du fait que le concept de rite perd de son intelligibilité : on met dans le même panier rite en tant qu'accès au sacré, névrose obsessionnelle, voire folklore nationaliste. Si tout — ou presque — peut devenir rite, plus rien ne l'est et la description ethnographique devient la « description du descripteur » mais plus celle du décrit.
- 6 Il convient donc, non pas de clore mais de positionner la signification du concept de rite. La sociologie s'est développée à partir d'une réflexion sur la religion, le rite doit rester au cœur du phénomène religieux. Pour Durkheim, les rites servaient à distinguer le sacré du profane. C'est entre autre pour cette raison que le terme de « rite profane » est beaucoup trop chargé d'ambiguïté pour être honnête. Mais attention, qu'on ne se méprenne pas : il ne s'agit pas seulement de faire le procès de certaines positions épistémologiques ou scientifiques mais bien d'utiliser ce qui est dit sur le rite sportif pour comprendre le rapport de l'homme au phénomène religieux. L'hypothèse proposée ici soutient que les discours sur la sacralité du sport sont un indicateur de l'ambivalence des sociétés modernes à l'égard du sacré : à la fois elles le rejettent, c'est l'avènement de la science, de la mesure, de la rationalité, et à la fois elles le réintègrent en donnant au sport un statut d'accès à la transcendance (jeu avec la mort, vénération des idoles, etc.)
- 7 Ce paradoxe est analysé dans une certaine mesure par Garassino¹ qui s'interroge sur le « mythe fondateur » du sport. Il indique ainsi qu'à partir du mythe ancien et premier du triomphe de la vie sur la mort, viennent s'ajouter des figures et des représentations nouvelles. Cette position conduit l'auteur à faire cohabiter le mythe ancien (héroïsme) et le nouveau (démocratie) dans le concept d'« héroïsme démocratique », c'est-à-dire que le sport fonctionnerait sur un principe à la fois élitiste et démocratique, ce qui laisse songeur quant à la réalité qui est décrite ici. « (...) la modernité a métamorphosé le mythe ancien en mythe paradoxal », écrit l'auteur. Si Garassino décèle un paradoxe, et c'est son grand mérite, il ne contribue pas à éclaircir le débat. Le sport ne serait ainsi plus une jonction avec le divin mais une libération créatrice offerte à chaque homme...
- 8 L'idée de paradoxe est sans conteste à retenir mais au sens de brouillage, c'est-à-dire que le sport cherche à garder un accès à une réalité surnaturelle dans les discours qui vient légitimer l'engagement des pratiques dans une voie hyperrationaliste, de la mesure, du score, du rendement. Ainsi, ce n'est plus le mythe qui est paradoxal, mais le rapport de l'Homme au religieux. A l'instar des ritologues du sport, c'est l'ensemble du champ sportif

qui s'engluent dans un magma significatif en entretenant des relations avec le divin tout en se fourvoyant avec la technique, l'argent, etc. Ce phénomène, loin de libérer l'homme, contribue au contraire à l'aliéner dans une sorte de religion décadente puisque ne s'affirmant pas comme telle...

- 9 Le sport devient alors un indicateur signalant que les sociétés modernes (donc sportives) ne parviennent pas à se débarrasser de leur dimension religieuse, mais que celles-ci se dissimulent derrière des discours et des pratiques « objectives », affectivement neutre, rationnelles, mesurables, etc. Il est donc temps pour les ethnologues de s'intéresser à ce nouveau type de religions (celles de la communication ou de l'économie triomphante par exemple) plutôt que de réinjecter du religieux, du rite, là où il n'est qu'un épiphénomène.
- 10 Si l'on peut sans doute décrire et dénoncer de nouvelles formes de religion, il reste indéniable que la désacralisation du monde est une caractéristique des sociétés modernes ; les travaux de Mircea Eliade, par exemple, l'ont suffisamment montré. Les nouvelles formes de rapport au sacré sont donc plus complexes qu'elles ne l'étaient dans les religions « classiques ». Balandier exprime bien cette idée quand il dit que les sociétés modernes ne disposent plus d'une cartographie de l'ordre et du désordre comme les sociétés anciennes, mais seulement de cartes floues et incomplètes. On pourrait donc penser qu'il n'existe plus un ordre transcendant accepté par l'ensemble de la société mais qu'à défaut, chacun se fabrique son univers sacré et l'outillage rituel qui lui correspond en une multitude de pratiques religieuses. La floraison des sectes en tout genre étayerait peut-être cette problématique. Si ces groupes persistent, c'est bien qu'ils répondent à une attente, qu'ils comblent le vide laissé par une vision et une organisation trop positivistes du monde. Il ne s'agit donc plus de s'interroger aujourd'hui sur ce que l'humanité a gagné en déconstruisant la religion et désacralisant le monde mais de ce qu'elle a perdu. Si l'on doit se réjouir du fait que la modernité s'accompagne d'une prise en main par l'Homme de sa destinée, il demeure un animal religieux, que l'absence de mythes, rites et autres appareillages symboliques plonge dans une profonde insécurité. Accepter ce fait anthropologique est dans une certaine mesure plus risqué sur le plan épistémologique puisqu'il implique que soit travaillé ce rapport ambigu au religieux, non pas en mettant à nu toutes les gesticulations qui l'accompagnent, somme toute peu importantes, mais en acceptant l'idée que l'individu puisse être libre tout en reconnaissant qu'une dimension lui échappe puisqu'elle est issue d'un principe supérieur dont le langage seul ne peut rendre compte.
- 11 Il n'est finalement pas sûr que les pratiques sportives soient l'objet le plus pertinent pour éclairer ce phénomène, car le sport fait de moins en moins illusion. Les valeurs qu'il était censé véhiculer se mesurent aujourd'hui en espèces sonnantes et trébuchantes. Ses prêtres sont plus souvent devant des tribunaux que des autels. La magie tourne court. Mais en stigmatisant les apostats et en continuant de bien chercher, il sera toujours possible aux penseurs « distanciés » d'y dénicher des pratiques rituelles, voire religieuses : de là à proposer des cadres qui permettent de s'en libérer, la voie est encore longue. Le débat reste ouvert.

NOTES

1. Garassino R. (1992) Les demi-dieux du stade, in Genzling C. (dir.), revue *Autrement, le corps surnaturé*, 63-75.

RÉSUMÉS

Mettre en relation pratiques sportives et pratiques rituelles ne va pas de soi. Cette démarche occulte un certain nombre de problèmes dont celui de faire jouer dans le domaine du sport des connaissances qui ont été construites dans le champ religieux. Ceux qui s'engagent dans cette voie peuvent ainsi produire des discours qui leur évitent de rendre compte d'une certaine réalité de terrain, souvent moins reluisante. Le sport peut au contraire être un indicateur de l'ambivalence que les sociétés modernes entretiennent avec le religieux. Il est une activité où l'efficacité, la rationalité priment et que l'on investit en même temps d'une dimension transcendante, ce qui permet ainsi d'éviter d'assumer pleinement chacune de ces deux dimensions.

Connecting sports and rituals involves some difficulties because it permits to transfer in sport domain concepts which have been constructed for religion. The problem is not to know if there is religious phenomena in sport but to understand how speeches which are produced, render an account of society relation with religion. This one seems to be ambiguous.

INDEX

Keywords : sport, rite, ritual, religion

Mots-clés : sacré

AUTEUR

JEAN-PHILIPPE TURPIN

Faculté des Sciences du Sport et de l'Éducation Physique. Université Montpellier I. Équipe « Corps et Culture ».